

Le livre de ma mémoire

On avait fusillé ma mémoire. Elle gisait là, comme un grand puzzle aux pièces perdues ou difformes, des pièces que l'on avait trempées dans le sang. Les fils qui devaient rattacher les souvenirs entre eux avaient été tranchés à coups de ciseaux, enroulés pour qu'ils ne se reconnaissent plus, d'implacables nœuds de honte, de violence, de culpabilité.

Je n'avais pas compris les blessures que l'on m'avait infligées. Elles n'étaient pas sur moi, elles étaient à l'intérieur de ma tête. Ce n'était pas que mon corps ne souffrait pas, il criait souvent, remplissant mon estomac d'acide, gonflant mon œsophage, pour que plus rien je n'avale, me comprimant la poitrine, m'étouffant sous le poids de sa peur. Lui n'avait pas oublié. Mais la raison n'écoute pas un corps sans âme. Je n'avais pas compris mes blessures parce qu'à l'intérieur de mon crâne, mon âme s'était repliée pour ne plus voir, coupée du temps pour ne plus ressentir.

Elle voulait survivre. S'enfermer pour préserver un peu de son éclat, pour résister à l'extérieur- à ses mains acérées, ses chuchotements incompréhensibles au creux de l'oreille, à ses dénégations constantes. À cette aura de mort qui planait toujours dehors, imprévisible, toujours plus horrible que la veille.

Mon âme avait besoin d'un refuge, alors elle a construit un placard. À l'intérieur duquel elle a tout empilé, la peur, la mort, les gestes, la colère et l'impuissance, jusqu'au nom de l'agresseur. Puis, elle l'a scellé à clé, et cette clé, l'a avalée, pour qu'elle fonde et jamais ne réapparaisse. Le placard était condamné.

Pourtant, il y avait des ombres qui fuyaient de par le placard, via les fentes du bois. Elles obscurcissaient tout. Elles emplissaient ma vie de contours informes, d'une confusion pourpre. Dans cette confusion, il y avait des larmes incompréhensibles, jaillissant à tout vent dès qu'un élément quelque part, rappelait à mon corps les horreurs de l'agression. Ce pouvait être n'importe quoi, le tic-tac de l'horloge de la classe, le seul bruit que j'entendais au moment où l'homme m'abaissait à la servitude, à l'indignité. Les yeux d'un quelconque professeur se posant sur moi, me rappelant l'intensité de son regard à lui, carnassier. Les ciels de neige, les flocons, ce que je contemplais la première fois où j'ai cru que ses demandes allaient me tuer. Il y eut aussi les portes closes, les stores que l'on referme, voire les lumières éteintes. Tant d'objets, de contextes, que la confusion m'empêchaient d'identifier- et les crises n'en étaient que plus démentielles, semblant apparaître pour un rien, ne pouvant jamais se résorber, car il m'était impossible de savoir quand et pourquoi surgirait la prochaine.

Cela était sans compter toutes les somatisations qui avaient envahi mon existence. Mon oreille, que le traumatisme avait rendue telle une lame rutilante : affutée, tranchante. Percevant tout, jusqu'au moindre murmure, si précise qu'elle engendrait chez moi la migraine. Mon estomac, victime toujours souffrante au moindre excès, mes intestins,

irascibles, incapable d'un rejet adéquat. Cette sensation de serrement autour de ma gorge, si puissante parfois que lorsque je me regardais dans le miroir, il me semblait apercevoir les traces rouges de ses doigts sur mon cou. Son poids sur mon ventre, la pression énorme de ses mains sur mon plexus- à chaque fois que j'allais m'étendre. La douleur dans le bas de mon dos, comme si des hanches le cassaient. Et qui sait quoi d'autre encore.

Toutes ces choses, je l'ai déjà dit, lorsqu'elles ressurgissent, on veut les enfouir, les enterrer en terre, les frapper à coups de pelle si elles bougent encore. Certains, pour reléguer la mémoire à l'ombre, vont construire une boîte, creuser un trou, forger un coffre scellé, planter des tiges couvertes d'épines, ériger un mur de béton, comme moi, visualiser un placard. On peut vivre longtemps ainsi, croire que l'on est heureux, sans se rendre compte de l'écrasement imposé à son corps et à son esprit. Pour moi, cela a duré plus de sept ans. Pour d'autres, ce sont des décennies qui se sont écoulées.

Des années où la vie n'était qu'un simulacre, où un collier de chaînes est accroché à notre cou, sur lequel tirait une laisse. Qui la tenait? L'agresseur, qui voulait nous faire croire que c'était la folie, la honte, l'indignité. Une culpabilité acide.

On ne sort pas aisément d'un tel engrenage. Il faut accepter de changer, accepter l'espoir, une vie où la confiance est possible. Il faut constater le placard pour ce qu'il est : non pas une solution, mais un outil perdurant la répression de l'agresseur. Comprendre que le danger, la cruauté, n'est pas ce qui tente de filtrer désespérément par-delà la porte close, mais le placard lui-même. Ce qui veut s'échapper, c'est notre passé. Nos histoires qui pleurent pour qu'on les prenne dans nos bras, comme les enfants terrifiés que nous étions.

Il faut accepter de parler, tendre la main pour attraper celle de l'autre. Cette main secourable, pour moi, ce fut le CALACS. Des intervenantes, un accompagnement dans mon cheminement personnel, mais aussi des consœurs au vécu semblable au mien, qui ont permis au fil décousu de ma mémoire de se reconstruire. Qu'elle ne sombre plus dans une marée de sang, trouée et déconfite. Mon histoire s'est relevée, le CALACS m'a donné de l'encre et un stylo pour l'écrire.

C'est la paix que je porte aujourd'hui. Ma mémoire est un grand livre ouvert.

Améthyste, 18 ans